

KJELL ERIKSSON

LE CRI DE L'ENGOULEVENT



KJELL ERIKSSON

LE CRI DE L'ENGOULEVENT

Traduit du suédois par Philippe Bouquet

« Qui a vu l'engoulevent voit sa mort », dit un proverbe tant suédois qu'iranien à propos d'un oiseau connu aussi pour annoncer le printemps. La ville tranquille d'Uppsala est le théâtre d'une série d'actes de vandalisme. Les vitrines de la rue commerçante volent en éclats et un jeune homme est retrouvé assassiné. Des groupes néo-nazis aux populations immigrées, tout le monde est suspecté, jusque dans les rangs de la police.

À peine revenue de congé parental, la commissaire Ann Lindell partirait bien en vacances : elle peine à calmer les ardeurs de son collègue Ola, et on vient de l'inviter en voyage en Thaïlande. Qui ? Le bel Edvard. Son amant perdu, le seul homme avec lequel elle aurait bien voulu vieillir.

Kjell Eriksson est né en 1953 à Uppsala en Suède. Il entame une carrière de jardinier et fait de la rose son domaine de prédilection. Un reportage qu'il réalise sur la vie d'horticulteur l'amène à troquer le sécateur contre la plume.

Du même auteur : *La terre peut bien se fissurer* (2007), *Le cercueil de pierre* (2008), *La princesse du Burundi* (2009), *Les cruelles étoiles de la nuit* (2012) et *L'homme des montagnes* (2013).



www.centrenationaldulivre.fr

Le cri de l'engoulement

du même auteur
chez le même éditeur

La terre peut bien se fissurer (2007)

Le cercueil de pierre (2008)

La princesse du Burundi (2009)

Les cruelles étoiles de la nuit (2012)

L'homme des montagnes (2013)

Ouvrage réalisé en partenariat avec
le Centre national du Livre, Paris.

Kjell Eriksson

Le cri de l'engoulevent

traduit du suédois par Philippe Bouquet

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Nautskärran

Illustration de couverture :
© Hayden Verry / Arcangel Images

© 2004 by Kjell Eriksson
Published by agreement with Ordfronts Förlag, Stockholm
and Leonhardt & Høier Literary Agency A/S, Copenhagen.
© Gaïa Éditions, 2010, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-410-0

Chapitre 1

Samedi 10 mai, 01 h 26

« Si j'étais arrivé quelques secondes plus tôt, cela ne serait peut-être pas arrivé. Tout aurait été comme d'habitude. Pas parfait, mais comme d'habitude. »

« Nul n'échappe à son destin », disait toujours mon grand-père. C'est vrai ? Est-ce que ce serait quand même arrivé, ailleurs, à un autre moment ? Devait-il mourir, ce type ? Car il était sans doute mort. Nul ne peut survivre à des blessures pareilles.

Ali ne pourrait jamais oublier cela, le grand geste avec la chaise, le choc contre la tête et le sang giclant sur le journal. Il était mêlé à cet événement, à ses grands aspects comme aux petits, qui avaient eu cette horreur pour résultat.

« Si j'étais arrivé quelques secondes plus tôt. Tout aurait été comme d'habitude, alors. Pas parfait, mais comme d'habitude. » Cette pensée ne cessait de revenir.

La chaise gisait sur le sol, près du corps. Une chaise. Ali trouvait cela dérisoire, d'une certaine façon, qu'un objet aussi banal puisse causer la mort. Il avait l'impression de sentir le premier coup comme s'il avait été porté contre sa propre tête et il en éprouvait la douleur. Puis était survenu le second, encore plus violent peut-être, et Ali avait rentré inconsciemment les épaules. Un troisième coup, enfin, et tout était terminé. Le corps était déjà inerte, mais agité de soubresauts, sous la violence du choc au front. C'était ainsi qu'il se représentait le déroulement des événements.

Puis il s'enfuit en courant. Comme tous les autres, qui hurlaient d'excitation. Au loin, il entendait des cris et des appels, sans doute aussi des sirènes. Tous couraient en criant de joie et de peur. Ali, lui, pleurait. Il sentit du verre crisser sous ses pieds, trébucha, se releva sans percevoir de douleur à l'endroit où le tesson avait pénétré dans sa main mais en voyant le sang couler. Et il se mit à vomir.

Il courait pour échapper à sa complicité, or celle-ci lui collait pour toujours à la peau, de même que ses yeux étaient enfoncés dans leur orbite. Des yeux qui en avaient trop vu.

« Nous vivons tous au contact de la mort », disait toujours le grand-père. Il était bien placé pour savoir, lui qui en avait tellement vu. Ali savait qu'il pensait à ses deux fils, ses oncles maternels à lui. Chaque jour qui passait, il parlait à voix basse, marmonnant des prières, pleurant sans verser de larmes et riant avec des yeux embués de chagrin.

« N'aie pas peur de la mort, disait-il. C'est notre destin de mourir. »

Ali savait que son grand-père mentait. Au début, il s'était laissé prendre et les mots s'étaient changés en conte sur un pays qu'il n'avait pas connu, sur une famille qui comptait tant de morts qu'il trouvait étonnant que son grand-père soit encore en vie et de l'être lui aussi. Il avait peur, également. Car, si chacun mourait très vite l'un après l'autre, à un âge précoce, en plein cœur de l'existence, alors sa propre vie ne tenait qu'à un fil.

Mais, plus il vieillissait, plus il voyait clair. Le grand-père disait une chose et son être en exprimait une autre. Le corps ne peut mentir et ses petits gestes le trahissaient.

Ali ne méprisait pas ce mensonge, au contraire, il le fit sien au point d'y voir l'histoire de sa famille, de ces gens courageux qui résistaient à la mort contre vents et marées. Il se sentait de plus en plus proche de son grand-père et était décidé à vivre de façon à ce qu'il soit fier de son petit-fils et à atténuer sa souffrance. Au fond de lui, il nourrissait aussi l'espoir que ce soit lui, Ali, qui mette fin à la fatalité. Il serait le héros de ce conte, orgueil mais aussi malédiction de sa famille, et défierait le destin. « Je vais leur montrer, se disait-il à voix basse. Tu verras, grand-père, et vous aussi, tous les morts qui me regardez. »

Quand il se retourna, tout était terminé. La rue déserte. Près du pont, quelqu'un criait avec la voix d'un guerrier et quelqu'un d'autre gesticulait, mais Ali ne voulait ni entendre ni voir.

Sa mobylette était toujours à l'endroit où il l'avait laissé, ce qui le surprit, d'une certaine façon. Sa bonne vieille mob. Lorsqu'il l'avait attachée à ce poteau au moyen de son antivol, il ne s'était encore rien passé.

Il porta une série de coups rapides dans le vide, à la manière d'un boxeur, puis une seconde et ensuite, une fois baissée la

garde de l'adversaire invisible, un gauche à la mâchoire. C'était ainsi qu'il aurait fait, s'il était arrivé une demi-minute plus tôt. Chacun disait qu'il avait un bon gauche. Et encore une série.

Il mit le moteur en marche et ce bruit-là aussi le surprit. Autour de lui, le silence régnait. C'était un matin de mai et son grand-père avait dit la veille au soir que, ce jour-là, il entamerait ses voyages. Il allait se lever, boire son thé, mettre son manteau, prendre sa canne et, après avoir échangé quelques mots avec Ali et lui avoir souhaité une bonne journée, regagner les plaines de Lar – mais sous la forme de la campagne autour d'Uppsala.

« Je veux rentrer au pays », marmonna Ali en persan.

Soudain, il fut pris d'un doute. Et s'il était encore vivant, ce type ? Il paraissait certes mort, mais peut-être avait-il seulement perdu conscience ? Il lui vint l'idée de revenir à la boutique en courant. « Je ne peux pas prendre ma mob, ça abîmerait les pneus. » Il descendit de son vélomoteur et son corps fut aussitôt pris de tremblements et de convulsions, sous le coup de la nausée et de renvois de chips et de coca-cola. Finalement, il ne resta plus qu'une masse verdâtre qui lui brûlait la gorge.

Chapitre 2

Samedi 10 mai, 06 h 45

Stupéfait, le livreur de journaux s'arrêta pour contempler le désastre. Il se remémora le fracas des tramways et les coups de sifflet frénétiques de l'agent réglant la circulation dans l'avenue du maréchal Tito, ainsi que le violent échange de coups de feu qui avait éclaté à l'arrivée du car à la gare routière. Le bruit de verre brisé. Les murs noircis de la vieille caserne, criblés d'impacts de balles ennemies ou amies – car nul ne savait plus d'où venaient les tirs. Les morceaux de verre qui voltigeaient comme des confettis, les cris des gens qui appelaient leurs proches, le caddy renversé et cet oignon jaune qui roulait sur la chaussée. C'était surtout de cela qu'il se souvenait : les cris et l'oignon jaune ne cessant de courir sur ces pavés usés.

Martin Nilsson, dont la fille avait échappé de peu à la mort lors de l'attentat de Bali, s'arrêta brusquement, juste avant Nybron. Au spectacle de désolation de Drottninggatan, il eut l'impression de revivre ce matin d'octobre de l'automne précédent à la manière d'un coup de poing dans le ventre.

– Lina, murmura-t-il. Elle vit. Elle dort dans son lit. Je vais rentrer la réveiller.

Devant la banque, les agents de police avaient l'air perplexes. Martin Nilsson descendit de voiture et l'un d'entre eux leva les yeux vers lui.

- Qu'est-ce qui s'est passé ?
- Vous le voyez bien, grommela l'agent.
- C'est une bombe ?
- Dégagez, dit l'agent.

Martin Nilsson s'attarda quelques instants, en secouant la tête, avant de remonter dans sa voiture. Sur la radio de bord, il entendit demander un taxi à Trädgårdsgatan. Il aurait pu y être en une demi-minute mais, toujours sous le coup de ce souvenir du mois d'octobre, il ne répondit pas à l'appel. Il avait failli parler de Lina aux policiers, leur confier qu'elle l'avait échappé belle. La mauvaise humeur de l'agent l'avait cependant incité à

y renoncer et, au fur et à mesure qu'il avançait, l'image d'une ville dévastée s'imposait de plus en plus à lui. Sur le pont étaient placés des plots de sécurité.

Un livreur de journaux se tenait devant chez Bergman, le marchand de vêtements de confection, dont la vitrine était brisée. Des costumes avaient été sortis sur le trottoir et un mannequin gisait sur le sol. L'homme se baissa pour le saisir et Martin eut l'impression qu'il serrait cette forme couleur crème comme un être de chair et de sang. Le mannequin, lui, regardait Martin de ses yeux aveugles, par-dessus l'épaule de celui qui le tenait dans ses bras.

Il aurait dû s'arrêter pour consoler cet homme, mais il continua lentement son chemin. « Ce n'est pas vrai », se dit-il. Le bruit du verre brisé sous les pneus de sa voiture prouvait hélas le contraire. Tout était saccagé, rien n'avait échappé à la fureur destructrice. « C'est ma ville, violée, profanée, marmonna-t-il. C'est la guerre. »

Il prit le micro et accepta la course qui venait d'être proposée. Un panneau de signalisation avait été jeté dans la vitrine de l'Ekocafé. « C'est là que se trouve le cabinet de mon dentiste », pensa Martin en fixant des yeux la porte d'entrée comme si c'était la première fois qu'il la voyait et, soudain, il perçut l'odeur des gants du praticien.

Le client était un homme d'âge mûr. Martin Nilsson hésita un instant et regarda sa montre.

– Je suis pressé, dit l'homme.

Il portait un chapeau à large bord enfoncé de telle façon qu'on avait du mal à voir son visage.

– Je ne savais pas que c'était pour Arlanda*, dit Martin. J'ai bientôt terminé mon service.

– Je vous dis de faire vite, répéta le client.

Martin Nilsson eut l'impression de reconnaître sa voix.

– J'appelle une autre voiture, dit-il. Il y en a pour une minute. Il est à quelle heure, votre avion ?

– Ça ne vous regarde pas. J'ai demandé un taxi et vous êtes là, un point c'est tout.

* L'aéroport international de Stockholm, situé en fait assez près d'Uppsala.
(Toutes les notes sont du traducteur.)

– Y a un problème ? demanda Agnes, au bout du fil.

– Non, mais c’est pour Arlanda et j’ai bientôt fini mon service. Je dois rentrer chez moi pour m’occuper de Lina.

– C’est un scandale, s’écria l’homme, sur le trottoir.

Martin le regarda, prit sa respiration pour répondre, mais se contenta d’un geste de dénégation de la main.

L’homme le dévisageait comme s’il était un extraterrestre. Martin releva la vitre latérale et partit. Il alluma la radio et la voix de Solomon Burke envahit l’habitacle.

Près de la pâtisserie Fågelsången, un adolescent était en train de vomir, penché sur le guidon de son vélomoteur. Il leva rapidement les yeux au passage de Martin et le regard qu’il lui adressa le fit penser à celui du mannequin du magasin de confection. Le vide de la frayeur. Avant de tourner à gauche, il le vit du coin de l’œil s’appuyer des deux mains contre la façade de la maison.

Il aborda un peu trop vite le virage de Svandammen et la voiture dérapa légèrement. Sur Islandsbron, un homme penché sur le parapet observait la rivière. Quelque chose dans sa silhouette recroquevillée, qui semblait chercher un objet qu’il avait laissé tomber dans l’eau, l’incita à s’arrêter. Le jeune – car Martin se rendait maintenant compte qu’il ne pouvait être bien vieux – secouait la tête et remuait les lèvres. On aurait dit qu’il jurait en direction des flots. Soudain, il se redressa, comme sous le coup d’une violente décharge, son regard se porta au loin, se leva vers le ciel et finit par se poser de nouveau sur la rivière sans la voir.

Martin descendit de voiture en se demandant s’il devait lui adresser la parole et, si oui, de quelle façon. « Ça ne te regarde pas », pensa-t-il, sachant qu’il ne pouvait s’en aller sans rien dire.

– Ça va ?

L’autre se retourna lentement, regarda Martin et hocha la tête. Il avait pleuré.

– Tu veux que je te ramène chez toi ?

– Je n’ai pas d’argent.

– Gratuitement, dit Martin en regrettant aussitôt ses paroles. Dans quoi se lançait-il ? Il risquait de se voir infliger le récit d’une longue et triste histoire, voire que sa voiture soit souillée de vomissures, même si le passager n’avait pas l’air d’être ivre, mais on ne savait jamais.

– Où habites-tu ?

– À Svartbäcken.

– Monte, dit Martin, j’ai terminé mon service mais je vais dans cette direction, de toute façon.

Le jeune le regarda quelques instants sans savoir quoi penser, avant de se décider à monter.

– C’est sympa, dit-il.

Il avait une vingtaine d’années, portait un bonnet de laine à oreillettes et sentait la sueur. Il était vêtu d’un simple T-shirt mais avait posé sa veste sur ses genoux. Martin lui lança un coup d’œil.

– T’as vu le spectacle, en ville ?

– Quoi ?

– Il y a des cinglés qui ont brisé un tas de vitrines. On dirait qu’on a lâché une bombe.

– J’étais chez une fille.

– Ah ah, dit Martin.

– Elle m’a largué.

– Oh zut.

– Ça vaut peut-être mieux. On n’était pas faits l’un pour l’autre.

– C’est ce qu’elle t’a dit ?

Pour la première fois, le jeune homme eut un sourire, mais son regard ne trahissait pas la moindre joie.

– Comment t’appelles-tu ?

– Sebastian, enfin je veux dire : Marcus.

– Tu ne sais plus comment tu t’appelles ?

– Marcus.

– Ça faisait longtemps que vous étiez ensemble ?

La réponse se fit attendre jusqu’à Kungsgatan.

– Trois ans.

– Tant que ça, dit Martin.

Marcus s’enflamma soudain et se tourna vers le chauffeur en posant la main sur le tableau de bord.

– Elle a d’abord dit qu’elle ne voulait plus. Et ensuite qu’elle désirait faire un *break*. Qu’elle m’aimait mais qu’elle désirait réfléchir.

– C’est une raison qui en vaut une autre, philosopha Martin.

Il n’appréciait pas que Marcus touche à sa voiture, tout en étant très heureux d’avoir quelqu’un avec qui parler.

– Elle m’aime pourtant, je le sais.

– C’est ce qu’on se dit toujours, reprit Martin, impitoyable, en regardant son passager d’un air qui se voulait bonasse.

Celui-ci se cala sur son siège avec un soupir.

– Elle a peut-être besoin de réfléchir, en effet, tenta de dire Martin, au moment où ils arrivaient à Luthagsleden.

– Elle fait que ça, réfléchir.

– Je suis seul, moi aussi, dit Martin, même si j’ai une fille, Lina. Elle a dix-huit ans.

– Le pire, c’est qu’elle a un autre copain. Je l’ai compris seulement cette nuit, malheureusement.

– Elle n’est pas très sûre d’elle, alors.

– Ce serait chouette de continuer sur la E4, dit Marcus, et de fiche le camp vers le nord.

– Moi, je préférerais partir vers le sud.

– Ce serait chouette de fiche le camp, répéta Marcus.

– Où habites-tu ?

– Là-bas, après le carrefour.

Martin Nilsson freina, après avoir regardé dans le rétroviseur.

– On peut prendre une tasse de café, si tu veux, dit-il. Je ne me couche jamais immédiatement, quand j’ai été de service de nuit. J’habite à quelques pâtés de maisons d’ici. C’est un peu plus vers le nord, si ça peut te faire plaisir.

Marcus lança un rapide regard au chauffeur.

– Je suis pas pédé, ajouta Martin en riant.

– J’ai jamais cru ça. Bon, d’accord pour un café.

Chapitre 3

Samedi 10 mai, 07 h 50

On frappa à la porte et Riis passa la tête.

– Vous avez entendu ? C’est le cirque, en ville.

Ottosson hocha la tête.

– Comment ça ? demanda Ann Lindell.

– Une bande de voyous a cassé toutes les vitrines du centre, dit Haver à voix basse.

– Comment sait-on que c’est une bande ? fit Sammy.

– J’ai du mal à croire qu’une seule personne puisse briser une centaine de vitrines, répliqua Haver.

– Si on prenait une tasse de café, avant de se mettre au boulot, suggéra Ottosson.

– On part en ville, trancha Lindell en regardant Haver. Berglund et Fredriksson, vous prenez votre voiture.

Elle lança un regard à Ottosson, qui avait l’air perplexe. Il s’était fait une joie à l’idée d’un paisible moment passé en commun, devant une tasse de café et des viennoiseries achetées le matin. À ce stade, l’affaire n’était pas du ressort de la brigade criminelle, en fait, et il n’avait pas entièrement tort de voir dans la précipitation dont Lindell faisait preuve une façon d’échapper à cet intermède.

– On prendra le café ensuite, lui dit-elle en entourant son large dos de ses bras.

Le patron hocha la tête.

– Quelle pitié de commencer la journée de cette façon-là, se contenta-t-il de regretter.

– On ne demandait que ça, nous, pas vrai, Ann ? lança Berglund.

Samedi 10 mai. Hôtel de police d’Uppsala, quatrième ville du pays. Dix viennoiseries. Sept inspecteurs de police. Pendant quelques instants, le silence régna dans la salle de réunion et on put percevoir une vague odeur de café.

Dix minutes plus tard, la pièce était vide. Fredriksson fut le premier à s’en aller. Il pensait à un documentaire sur le Kamchatka dont il n’avait pu voir que la moitié et dont il allait

manquer la rediffusion au cours de l'après-midi. « On n'est pas fiers, mais on croit en la vérité et on ne ment pas », avait dit un vieil homme.

Ottosson regrettait ce petit moment de calme dont ils auraient pu jouir ensemble. Il avait décidé de prendre sa retraite par anticipation. Sa maison de campagne de Jumkil l'attendait et il avait l'intention d'annoncer la nouvelle au cours de cette pause-café.

Ann Lindell était étrangement tendue. L'affaire de ce matin-là était la première affaire de quelque importance depuis qu'elle était revenue de son congé parental. « Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela ? » avait demandé sa mère, quand Ann lui avait dit combien elle était contente de revenir enfin au travail, « avec tout ce qu'on voit maintenant ».

Pas mal de misère, en effet, mais aussi bien d'autres choses. Elle avait beaucoup réfléchi à son métier, au cours des deux années qui venaient de s'écouler. Pourquoi était-elle tellement attirée par la misère ? Elle avait fini par se dire que ce n'était peut-être pas tellement les grands mots tels que justice et honnêteté, mais plutôt une inguérissable curiosité qui lui avait inspiré cette nostalgie de l'hôtel de police. De ses collègues aussi, et pourtant elle avait changé de point de vue, à ce sujet. Auparavant, c'étaient surtout les plus jeunes, ceux de son âge, qui la stimulaient. Désormais, c'était Berglund et Fredriksson qu'elle appréciait le plus, ainsi qu'Ottosson, naturellement.

Peut-être avait-elle été influencée par l'instant de faiblesse passagère pendant lequel Ola Haver et elle avaient échangé un baiser à la fois passionné et éperdu, dans sa cuisine, l'hiver dernier ? Elle ne souhaitait pas être en proie à cette tension sur son lieu de travail. Sammy Nilsson et les autres hommes du même âge qu'elle lui rappelaient qu'elle vivait seule. En compagnie de Berglund et Fredriksson, ce genre d'idée ne lui venait pas à l'esprit.

– Je conduis ? demanda Haver, mettant fin à ses cogitations.

– Non, je préfère que ce soit moi, dit-elle en lui prenant les clés des mains.

Il la regarda de côté. Ils n'avaient pas reparlé de ce baiser ni de ce qu'il impliquait. « Ne dis rien », l'implora-t-elle intérieurement, sans être trop inquiète, cependant : jamais il ne laisserait cet épisode influencer sur leurs relations professionnelles.

– C'est bon d'être à nouveau dans le bain, dit-elle d'un ton badin, mais peut-être avec plus de chaleur dans la voix qu'elle n'en avait eu l'intention.

Ils se regardèrent un instant par-dessus le toit de la voiture. Une fois assis à l'intérieur, leurs yeux n'eurent plus du tout la même expression.

– Direction : Drottninggatan, annonça-t-elle.

– Tu n'as pas tardé pour reprendre la direction des opérations, commenta Haver.

– Comment ça ?

– Là-haut. Tu as choisi immédiatement ceux qui viendraient.

– Ah bon. C'est sans le vouloir, alors.

– Je suppose qu'il faut s'estimer heureux d'être dans le lot, dit Haver en la regardant avec une mine difficile à interpréter.

– C'est si désagréable que ça ?

– Non, non, ce n'est pas ce que je voulais dire.

– Tu es fâché ?

Haver eut un geste de dénégation et Lindell sentit la colère monter en elle. Elle n'était pas revenue au travail pour être accueillie par un tas de sous-entendus mal intentionnés. Mais, en même temps, elle ne voulait pas aggraver les choses.

– On s'occupe de cette affaire, dit-elle en se concentrant sur la circulation.

Chapitre 4

Samedi 10 mai, 07 h 55

Marcus fixait le gobelet de café du regard. Il n'y avait pas encore touché, pas plus qu'au pain grillé que Martin lui avait servi.

– T'as peut-être faim ?

Marcus leva les yeux, surpris, et secoua la tête en s'efforçant de mobiliser un sourire.

– Elle est blonde ou brune ?

– Brune.

– Elles sont malignes, dit Martin. Bois un peu de café.

Marcus obéit machinalement. Ses cheveux coupés court étaient dressés sur sa tête et son front portait des taches rougeâtres cernées de petits points blancs. Martin en vint à penser à une pomme dont la peau délicate serait restée trop longtemps exposée au soleil. Lorsque Marcus porta la tasse à sa bouche, deux traits assez marqués se dessinèrent sur ses joues et il eut soudain l'air nettement plus vieux.

– Tu veux peut-être une tartine ?

– Non, merci.

– Qu'est-ce que tu fais, sinon ?

– Des études. Une formation dans le domaine des médias.

– Lina est en terminale dans la section arts graphiques de son lycée.

Le jeune homme n'eut pas l'air très intéressé. Martin sentit la fatigue s'emparer de lui. Il aurait dû réveiller Lina, parler un quart d'heure avec elle pendant qu'elle prenait son petit déjeuner et aller se coucher quelques heures. Mais l'inquiétude qui l'avait envahi en ville ne le laissait pas en paix.

– Avant de te prendre à bord, j'ai refusé un client.

– Ça arrive souvent ?

– Non, c'est rare. Seulement si on craint des embêtements.

– Il était bourré ?

– Non, pas vraiment. En fait, c'était un vieux copain. On a été au bahut ensemble et on s'est fréquentés pendant quelques années.

– Et tu n'as pas voulu le prendre à bord ?

– Il s'appelait Magnus – enfin, c'est toujours son nom. Mais je crois qu'il ne m'a pas reconnu. Ou alors, il a fait semblant.

– Pourquoi il aurait fait ça ? Vous êtes fâchés ?

C'était la première fois que Marcus manifestait un certain intérêt. Il but une gorgée de café et mangea un morceau de pain grillé.

– Il va falloir que je réveille Lina, dit Martin.

– Moi, je vais rentrer chez moi et me pieuter, dit Marcus en utilisant un terme que Martin avait souvent entendu dans la bouche de son père.

Martin se leva mais resta debout près de la table.

– On s'est fâché, dit-il à voix basse en prenant la tasse à café et la posant sur l'évier. On allait ensemble à Brantingskolan. Ensuite, il a eu la grosse tête. Son père avait un magasin de jouets avant de se suicider. Sa mère s'est remariée avec un restaurateur qui a fait faillite et a disparu.

– C'est une raison pour avoir la grosse tête, ça ?

– Pas vraiment. Mais maintenant on le voit de temps en temps à la télé, il est dans la politique à l'échelon municipal ou quelque chose comme ça.

Martin fit pivoter la tasse sur l'évier. Pourquoi racontait-il cela à ce jeune homme ?

– On ne pense pas à ça quand on commence à aller à l'école. Tout vous est proposé gratis, toutes les possibilités vous sont ouvertes, et pourtant il n'en est rien, corrigea-t-il aussitôt.

– On est jeune, philosofa Marcus.

– La plupart des gens tournent bien.

– Tous ne peuvent pas être politiciens, soupira Marcus. Et c'est pas drôle d'avoir un père qui s'est buté.

– Il s'est tiré une balle dans la tête. Bon, il faut que j'aille réveiller Lina, mais tu peux rester, dit-il en voyant Marcus faire mine de se lever.

« Si j'avais accepté cette course à Arlanda, je n'aurais pas rencontré ce gars-là », se dit-il.

Lina était brune, comme son père. En la voyant pénétrer dans la cuisine, encore mal réveillée, Marcus se crut en présence d'Ulrika. Sa robe de chambre plus très neuve, sa mine légèrement ensommeillée et un peu perdue, ses gestes lents, d'instinct

tout cela lui donna envie de se lever de sa chaise et de la prendre dans ses bras. C'était son Ulrika et pourtant ce n'était pas elle.

Lina avait sans doute senti sa réaction, malgré son état, car elle se figea sur place et le regarda d'un air étonné et peut-être légèrement effrayé.

– Qui es-tu ?

– Marcus. Je suis venu avec ton père.

– Ah bon, lâcha-t-elle, comme si elle avait l'habitude de voir des étrangers dans sa cuisine à cette heure de la matinée. Pourtant, elle observa Marcus avec curiosité, tout en sortant des céréales et du yogourt. Puis elle prit place à la table, en face de Marcus. Martin revint alors et alluma la radio.

– Ils vont peut-être parler de ce qui s'est passé, dit-il.

Les actes de vandalisme ouvraient naturellement les nouvelles du jour, sur radio Uppland. Après un bref résumé des événements en studio, la parole fut donnée à un journaliste qui se trouvait sur place, dans Drottninggatan. Entre Nybron et Carolinabacken, c'était la désolation. La voix du reporter prit des accents presque lyriques pour décrire le spectacle de ce verre brisé dans la rue et sur le trottoir, et compara cela avec un pays en guerre. La police avait interdit la rue à la circulation, seuls les autobus avaient le droit de passer en son centre, grossièrement déblayé. Les curieux s'étaient massés et certains d'entre eux furent interviewés. Une jeune femme supposait que c'était une bombe qui avait explosé et un homme accusa une bande d'immigrés en état d'ébriété. Un porte-parole de la police décrivit les dégâts constatés en des termes d'une totale sécheresse bureaucratique, ajoutant qu'aucune piste n'était privilégiée. Après avoir ainsi tiré tout ce qu'il pouvait de l'événement, le journaliste s'apprêtait à conclure mais il s'interrompit au milieu d'une phrase. On n'entendait plus que sa respiration haletante. Martin se pencha en avant pour monter le son.

– Qu'est-ce qui se passe, bon sang ? dit-il.

– Je suis à vous tout de suite, reprit le reporter d'une voix excitée et ils comprirent que c'était une façon pour lui de demander au studio de ne pas mettre fin à la liaison.

Soudain, on entendit un cri déchirant. Dans des milliers de foyers et sur des centaines de lieux de travail d'Uppsala une voix de femme lança un hurlement de désespoir.

– *Il se passe quelque chose*, dit le reporter d'une voix de plus en plus enfiévrée.

– On s'en doute, mon vieux, siffla Martin.

– Je vois une femme devant l'une des boutiques saccagées de Drottningatan, poursuivit la voix. Il a dû arriver quelque chose d'effrayant. Des policiers se précipitent vers elle. Je m'approche.

Le bruit de ses pas se mêla à celui de plusieurs voix révoltées.

– Il y a un cadavre dans la boutique, s'écria une voix de femme en direct.

– Bon Dieu, dit Martin en regardant Marcus. T'as entendu ça ?

– Éloignez-vous ! ordonna quelqu'un, mais le journaliste était trop vieux renard pour se laisser intimider.

Il poursuivit en expliquant que la femme lui montrait quelque chose, à travers ce qu'il restait de la porte en verre. On voyait deux pieds dépasser du comptoir, au milieu d'un fatras de livres. Puis il ajouta qu'un agent en uniforme venait de pénétrer dans le magasin et se penchait sur le corps.

Il fut alors écarté fermement, malgré ses protestations, et le reportage s'arrêta là.

– Pour les pisse-copie, y a rien de sacré, commenta Martin.

– C'est une bombe ? demanda Lina, restée muette jusque-là.

Sa voix était si faible que Martin la regarda puis tendit la main pour la prendre par le bras.

– Pas de danger, ma petite, dit-il.

– Qui est-ce qui est mort ?

– On ne sait pas. Ils viennent de découvrir le corps.

– Est-ce que c'est un acte de terrorisme ?

– Je ne crois pas, dit son père, qu'est-ce que des terroristes feraient à cet endroit ?

Marcus observa le père et la fille en silence et constata à quel point ils étaient proches l'un de l'autre. Il se demanda aussi où était la mère de Lina. Peut-être était-elle morte, peut-être la jeune fille avait-elle choisi de vivre avec son père, ou bien habitait-elle alternativement chez l'un et chez l'autre.

– On va voir ça, dit soudain Lina.

– Tu as du travail, objecta son père.

– Je le ferai plus tard.

– Écoutez-moi ça, reprit Martin en regardant sa fille avec les yeux d'un père affectionné. « Elle est vivante », pensa-t-il

à nouveau. Peut-être était-ce bien qu'elle voie ce spectacle. Ils avaient certes parlé de Bali, mais pas assez, et elle portait sûrement encore en elle des pensées qu'il était bon de laisser s'exprimer.

– Tu n'as qu'à te dire que ça fait partie de ma formation, dit-elle à l'adresse de son père. Tu viens ? demanda-t-elle ensuite en se tournant vers Marcus.

Mais celui-ci avait l'air très fatigué et il secoua la tête. Martin lui donna des tapes de réconfort sur l'épaule. Il ne voulait pas quitter des yeux ce jeune homme, car il avait encore l'air d'être un peu perdu. Il répondait quand on lui parlait, mais d'une voix atone. Lina elle-même, qui suscitait toujours l'attention des jeunes gens, pourtant, ne semblait pas l'intéresser.

Ses yeux tristes semblaient s'attarder sur la rivière. Qu'avait-il vu dans ses flots tumultueux ? N'aurait-il pas eu l'intention de s'y jeter ? Martin en était de plus en plus persuadé et il ressentait une grande tendresse en observant son regard égaré.

– Allez, viens, dit Lina.

Marcus la dévisagea avec une mine difficile à interpréter et finit par hocher la tête.

Martin gara la voiture sur Fyristorg. Une foule assez imposante de curieux s'était massée autour de Nybron. La police avait barré la rue au moyen de rubans qui allaient des bureaux du journal local dans le centre de la ville jusqu'au magasin de vêtements Bergman. Le mannequin était toujours à la même place.

La foule était fiévreuse et électrisée, comme pour assister à une parade ou au retour au pays d'une vedette du sport ou du show-business. Ceux qui n'étaient pas passés par là en se rendant à leur travail et restés par curiosité avaient été attirés par le reportage à la radio. Tous les regards se braquèrent vers une voiture qui approchait. Deux policiers en uniforme soulevèrent le ruban pour la laisser passer. Martin eut l'impression qu'ils utilisaient leur main libre pour faire le salut militaire.

Trois hommes et une femme descendirent du véhicule.

– C'est Lindell, dit Martin. Je l'ai eue à bord de mon taxi, un jour.

Le quatuor de policiers était au milieu de la rue, en train de converser avec un agent de la Sécurité publique que Martin reconnut aussi.

– C’est un ancien lutteur, commenta-t-il.

Martin jeta un coup d’œil dans la direction de Marcus. Fasciné, le jeune homme contemplait ce spectacle comme les autres curieux, mais son visage avait changé. Ses yeux, jusque-là empreints de lassitude, trahissaient désormais une attention soutenue. Martin croisa ensuite le regard de Lina. Il la soupçonnait de nourrir les mêmes sentiments que lui, à savoir un dégoût mêlé de cette curiosité de hyène qu’incarnait parfaitement la foule, avec son silence pesant et ses cous tendus. Dans une de ces boutiques, à une centaine de mètres de là, gisait un cadavre.

Le reporter de la radio était toujours présent, mais obligé de rester en dehors du périmètre de sécurité. Il se déplaçait, avec son émetteur sur le dos, sans cesser de parler dans le microphone.

L’un des policiers tentait vainement de persuader la foule des curieux de se disperser. Il y mettait d’ailleurs trop peu d’ardeur, son attention étant braquée vers la boutique.

– Qu’est-ce que c’est comme magasin ? demanda quelqu’un.

– Une librairie pour enfants, répondit une femme qui se trouvait près de là. J’y vais souvent, ajouta-t-elle d’une voix qui pouvait laisser penser qu’elle détenait des informations particulières.

– Une librairie ?

La femme opina du bonnet.

– Je crois que c’est un immigré qui la tient. Il est brun, en tout cas, mais il parle très bien suédois. Est-ce que ça pourrait être lui qui...

Elle eut soudain l’air effrayée et ajouta, en regardant Martin avec des larmes dans les yeux :

– Il était si gentil. Oh, c’est affreux, dit-elle encore en se frayant un chemin pour se rapprocher du ruban.

– C’est un immigré qui a été tué ? demanda un homme près de Martin.

– Je ne sais pas, répondit celui-ci.

Ces bribes de phrases se répandirent peu à peu parmi la foule.

– On ferait peut-être mieux de rentrer, dit Martin à Lina.

– On attend un peu. Je veux voir encore une fois la femme qui mène les enquêtes.

– Elle n’est peut-être pas près de venir, objecta Martin.

Mais l’attention de Lina était accaparée par la boutique et elle n’entendit pas ce qu’il lui disait.

– C’est un jeune, entendit-il dans son dos. Quelqu’un l’a dit aux flics, poursuivit cet homme qui attira sur lui l’attention générale.

– C’est un Yougoslave. Il s’agit sûrement d’un règlement de comptes dans une affaire de came.

– De came ?

L’homme confirma d’un signe de tête.

– On raconte tellement de salades, dit un autre.

– Pourquoi est-ce que je blufferais ? répliqua, vexé, l’homme si bien renseigné.

– Ce ne sont pas les hyènes qui manquent.

– T’en serais pas une toi-même ?

– Non, je suis vitrier, répliqua l’autre avec un sourire.

Devant la boutique, les membres de la brigade criminelle attendaient Eskil Ryde avec impatience, comme si c’était le premier jour des soldes. Sammy scrutait l’intérieur dans l’espoir de distinguer quelque chose, en commentant vainement ce qu’il voyait.

La Scientifique arriva au bout d’une quinzaine de minutes. Ann Lindell vit Ryde et Oskarsson monter la rue d’un pas pressé. Le premier affichait une mine encore plus bourruée que d’habitude. Lindell se dit que c’était sans doute parce qu’il avait dû se frayer un chemin parmi la foule des curieux, près de Nybron.

Ils échangèrent quelques mots, mais Ryde ressemblait à un chien de chasse : une fois qu’il avait trouvé une piste, rien ne pouvait détourner son attention. Il enfila en pleine rue sa combinaison bleue et ses gants, puis franchit le seuil sans dire un mot, avec Oskarsson, chargé de tout le matériel, sur ses talons. Ryde, lui, consentait rarement à porter quoi que ce soit. Il considérait que sa qualité de doyen du service justifiait ce privilège, le seul qu’il se consentît.

Ann faillit lui demander pour combien de temps il en aurait mais s’en abstint, consciente de l’absurdité de cette question. Elle voyait les deux hommes de dos, près du comptoir. Ryde disait

quelque chose à son collègue, qui hochait la tête. Ils se lancèrent ensuite dans la chasse aux fibres, empreintes de mains et de pieds, objets n'ayant rien à faire là et anomalies susceptibles d'avoir un rapport avec le crime. Dans une enquête de ce genre, les points d'interrogation étaient innombrables.

Au bout de vingt-cinq minutes – Lindell s'amusa à noter le temps que cela avait pris – ils en eurent terminé. Les collègues pouvaient maintenant pénétrer dans la boutique, excepté un coin qu'ils avaient sécurisé, mais leur part du travail était loin d'être achevée, en fait, et ils en auraient sans doute pour le restant de la journée.

– J'ai appelé Lyksell, dit Ryde.

Trois ou quatre ans plus tôt, ce médecin légiste avait fait la cour à Lindell mais s'était marié avec une autre et avait très vite eu une petite fille. C'était celui avec lequel ils collaboraient le plus.

– Quand va-t-il arriver ? demanda Lindell.

– Comment le saurais-je ? siffla Ryde.

Ann se pencha sur le corps. Haver, Riis et Sammy Nilsson formaient un demi-cercle derrière elle. « Il est tout jeune », pensa-t-elle avec amertume, en regardant ses collègues. Haver avait l'air navré, Riis pensait plus à la vengeance, semblait-il, tandis que Sammy examinait la victime d'un air triste.

– Un petit jeune, se contenta-t-il de dire.

Le silence régnait dans la boutique. Seul un léger bruit de voix parvenait de la rue. Lindell lut l'inscription qui figurait sur le T-shirt du garçon, en lettres jaunes tachées de sang : Dreamland.

– Qui est-ce ? demanda Haver.

– Johansson a cherché son portefeuille ou quelque chose de ce genre, mais il n'avait rien sur lui.

– L'agent Johansson est venu fourrer son nez ici ? s'enquit Ryde. Dans ce cas, on peut clore l'enquête.

Lindell le regarda sans répondre et dirigea de nouveau son attention vers la victime. Il ne faisait aucun doute que ce jeune homme avait été tué. Il avait reçu, surtout sur la tête, un nombre important de coups assénés avec force au moyen de la chaise qui gisait sur le sol près du corps. Il avait le front enfoncé, l'une de ses oreilles était largement entaillée et il portait sans doute des

plaies sur la nuque. C'était difficile à dire, car ils ne pouvaient pas encore retourner le corps.

Sur le sol dallé s'étalait une mare de sang d'au moins un mètre carré. La victime était naturellement blonde mais ses cheveux étaient maintenant bruns de sang. Juste au-dessus de sa tête se trouvait une étagère sur laquelle étaient posés des animaux en peluche. Un personnage de bande dessinée était tombé sur le sol et reposait près de son corps.

« Quel âge a-t-il ? se demanda Lindell. Dix-sept, dix-huit ans. » Ses traits peu marqués ne lui donnaient nullement l'air d'un bagarreur. Il portait un T-shirt, une veste d'été courte et un pantalon clair souillé sans doute par son urine. Pas de bague ni de bijoux. Aux pieds, des sandales. Ses mains étaient petites et ses ongles propres et soignés. « Sa mère l'a bien élevé, en tout cas », pensa-t-elle encore en se relevant.

– Il arrive, Lyksell, oui ou non ? s'irrita-t-elle.

Son entourage avait noté qu'elle était moins patiente, depuis son retour de congé. Sammy et Haver échangèrent un regard.

– Pauvre gars, dit Ryde, à la surprise générale.

– Il nous manque toujours son identité, fit Sammy.

– Quand est-ce arrivé ? demanda Haver.

– Nous avons été alertés à 1 h 21, dit Sammy. Mais seulement pour balayer, trouver des pistes et prendre contact avec les propriétaires d'immeubles et de boutiques.

– Pas de tags ?

– On n'en a pas trouvé, en tout cas.

– Comment peut-on disparaître comme ça après avoir dévasté une rue entière ? s'enquit Riis, de nouveau dans son état d'esprit habituel.

– Demande à la « Princesse », répondit Sammy d'une voix atone, il a sûrement des idées sur la question.

La « Princesse » était le surnom du préfet de police. Il lui avait été attribué pendant l'absence de Lindell et elle n'avait jamais eu la présence d'esprit de chercher à savoir pourquoi.

– C'est sûrement la lie des quartiers multiculturels, lâcha Riis.

Lindell regarda autour d'elle, sans trouver de traces de lutte ni de dégâts, à part les livres tombés sur le sol.

– Qui est le propriétaire ? demanda-t-elle.

– Quelqu’un du nom de Fridell, mais ce n’est pas lui qui a trouvé le corps. C’est une femme qui travaille ici. Elle est dans la voiture de Bea.

– Bea est ici ?

– Elle est arrivée tout de suite. Je crois que c’est l’agent de permanence qui l’a appelée, expliqua Haver d’une voix qui manquait de conviction.

– Il l’a appelée directement ?

– Oui, je crois qu’ils sont parents.

– Parents ? répéta Lindell de façon un peu stupide. Faites venir cette femme.

– Je crois qu’elle est sous le choc, objecta Haver.

– Elle reconnaîtra peut-être la victime.

– Elle a dit que non, objecta de nouveau Haver.

– Elle n’a peut-être pas très bien regardé.

Le visage en feu, Birgitta Lundeberg fut amenée dans la boutique par Beatrice Andersson. Lindell évoqua le choc qu’elle avait eu et la félicita pour son courage. La femme la dévisagea comme si elle était un animal d’une espèce inconnue.

– C’est peut-être Thomas, dit-elle à voix basse.

Lindell s’approcha.

– Qui ça ?

– Mon neveu. Il vient parfois donner un coup de main.

– Quel âge a-t-il ?

– Il aura dix-neuf ans à l’automne, le 23 septembre.

– Vous n’avez pas encore vu le corps ?

– Seulement les jambes, répondit la femme.

Haver lança un coup d’œil à Lindell, qui acquiesça.

– Nous vous serions reconnaissants de le regarder, si vous voulez bien et si vous en avez la force, dit-elle.

Birgitta Lundeberg leva les yeux vers Johansson, qui se dressait telle une montagne près de sa frêle silhouette. Il lui adressa un signe d’encouragement et elle fit quelques pas pour pénétrer dans la boutique. Haver nota qu’elle marchait sur un album destiné aux tout-petits. Il en avait acheté un de ce genre quelques années auparavant.

– Il est blessé ? demanda-t-elle.

« Il est mort », pensa Sammy sans le dire.

– Il porte des traces de coups, dit Lindell, mais ce serait bien si vous pouviez nous apporter votre aide.

Birgitta Lundeberg fit quelques pas mal assurés et regarda la jeune victime avec des yeux pleins d'effroi. Puis elle respira profondément et faillit tomber à la renverse. Heureusement, Johansson se tenait juste à côté, prêt à intervenir.

Les policiers la regardèrent.

– Ce n'est pas Thomas, finit-elle par dire.

– Vous êtes sûre ?

La femme hocha la tête.

– Son visage vous est-il familier ?

– Ce n'est pas quelqu'un que je connais, souffla-t-elle, le visage blême.

– Merci d'avoir été aussi courageuse, dit Lindell.

– Courageuse, répéta la femme, tandis que Johansson l'escortait à l'extérieur. J'en ai assez de tous ces morts, l'entendirent-ils ajouter tandis qu'elle sortait dans la rue.

– Qu'est-ce qu'elle voulait dire ? demanda Haver.

En entendant cette femme parler, Lindell pensa à ses parents. Était-ce une pointe d'accent d'Östergötland ou le mot « mort » qui évoquait ce souvenir en elle ? Avec eux, elle ne cessait de parler de maladies et de tous les gens de leur âge qui passaient de vie à trépas. Elle avait le sentiment que sa mère abordait le sujet uniquement pour que sa fille n'oublie pas combien ils étaient décrépits, tous les deux, et qu'ils pouvaient mourir à tout moment. En sous-entendant qu'elle ne s'occupait pas assez d'eux, naturellement.

Ryde la rappela à la réalité.

– Si vous avez vu tout ce que vous voulez, vous pouvez quitter les lieux, dit-il.

Le quatuor de la Criminelle partit l'un après l'autre. Lindell était soulagée de se retrouver à l'air libre. Après la découverte du cadavre, elle avait ordonné qu'on fouille les autres magasins. Devant l'Ekocafé, elle vit des collègues de la Sécurité publique en grande discussion avec un homme qui gesticulait frénétiquement.

Sur le trottoir, à quelques mètres de là, une femme qu'elle se rappelait avoir vue dans un reportage pleurait doucement.

– Il faut voir si des disparitions nous ont été signalées, dit Lindell. Il se peut qu'il figure parmi elles.

– Il m’a l’air trop jeune pour être étudiant, fit Sammy.

– Il a sans doute de la famille en ville, conclut Haver.

Lindell s’écarta légèrement d’eux en apercevant Bea, au coin de Trädgårdsgatan. Il était dix heures moins le quart.